

"LES CAHIERS DE LA PETITE DAME"
DEVANT LA CRITIQUE

Le premier tome des Cahiers de la Petite Dame - Cahiers André Gide n° 4 - a immédiatement obtenu un beau succès auprès du public. Du volume achevé d'imprimer le 15 février, il a fallu faire un deuxième tirage (ach. d'impr. le 29 mars), puis un troisième (ach. d'impr. le 26 avril)... Toute la presse en a parlé. Peut-être est-il encore trop tôt pour faire la synthèse de cet accueil critique : d'autres comptes rendus paraîtront, et certains ont paru dont nous n'avons pas encore connaissance. Nous pensons toutefois que nos Membres trouveront intérêt à un panorama sur la trentaine d'articles que nous avons dès maintenant sous les yeux, et dont voici la liste (suivant l'ordre chronologique de leur publication) :

Jean EECKHOUT, "Une âme, s'il vous plaît", La Métropole (Bruxelles), 10 mars, p. 21.

Bertrand POIROT-DELPECH, "Gide vu par 'la Petite Dame'. Une volupté perdue : la conversation", Le Monde (Paris), 15 mars, p. 15.

Jacques BRENNER, "Gide, Malraux et Les Cahiers de la Petite Dame", Paris-Normandie, 15

mars.

J. VUILLEUMIER, "Un livre par jour : Les Cahiers de la Petite Dame", La Tribune de Genève, 15 mars.

Robert STUMPER, "Témoignage sur André Gide", d'Letzeburger Land (Luxembourg), 16 mars, pp. 9 et 11.

Jacques PARISSE, "Littérature et Société : Du nouveau sur André Gide...", La Wallonie, 16 mars.

Pierre BÉARN, "Notules", Nouvelliste et Feuille d'avis du Valais, 17-19 mars.

Pierre-Gérard MICHEL, "Les Cahiers de la Petite Dame : Notes pour l'histoire authentique d'André Gide", Le Berry républicain, 22 mars.

Georges BORGEAUD, "Gide en vase clos", Le Point (Paris), 26 mars, pp. 80-1.

Jean LE MARCHAND, "Les Cahiers de la Petite Dame : André Gide tel qu'en lui-même", Le Quotidien du Médecin, 27 mars.

Q. B., "Les Cahiers de la Petite Dame : Souvenirs de Maria Van Rysselberghe", Valeurs actuelles, 28 mars-1er avril.

Dominique FABRE, "Au jour le jour", La Suisse, 1er avril, p. 2.

Giacomo ANTONINI, "Pubblicati a Parigi, i Cahiers di Maria Van Rysselberghe : Ritratto veridico di André Gide", Il Gazzettino di Venezia.

Jean LE MARCHAND, "La pierre tombale d'André Gide", La Galerie, avril 1973.

Arnold de KERCHOVE, "Littérature", Revue Générale (Bruxelles), avril, pp. 88-9.

Monique LANGE, "Gide à la maison", Le Nouvel Observateur, 2-8 avril, pp. 64-5.

Michel COURNOT, "Oncle André au Marbeuf", Le Nouvel Observateur, 2-8 avril, pp. 65-6.

Charles LE QUINTREC, "A propos d'André Gide.

Les Cahiers de la Petite Dame", Ouest-France, 4 avril.

Claude MAURIAC, "La dernière guerre de religion", Le Figaro, 7 avril, p. 15.

Ernest DUTOIT, "Prends et lis. Cahiers André Gide, 4. Les Cahiers de la Petite Dame", La Liberté-dimanche, 7-8 avril.

Carlo BRONNE, "La Petite Dame et ses Cahiers", Le Soir (Bruxelles), 8-9 avril, pp. 1 et 5.

François CARADEC, "Les Cahiers de la Petite Dame", Tonus, 9 avril.

(Anon.), "André Gide au jour le jour : Les Cahiers de la Petite Dame", La Tribune de Lausanne, 9 avril.

Matthieu GALEY, "André Gide et la Petite Dame", L'Express, 9-15 avril, p. 144.

Jean ÉTHIER-BLAIS, "La 'petite dame' de Gide, 1918-29", Le Devoir (Montréal), 14 avril.

Pierre KYRIA, "Les Cahiers de la Petite Dame", Combat, 18 avril.

Yves FLORENNE, "Revue des revues", Le Monde, 29-30 avril, p. 17.

Maurice MERCIER, "Cahiers André Gide 4 : Les Cahiers de la Petite Dame", L'Actualité théâtrale (Paris), mai, pp. 10-1.

Guy VAES, "Un confortable alambic", Spécial, (Bruxelles), 2 mai.

Liliane THORN-PETIT, "Au fil des jours. Brève gloire littéraire du Luxembourg", Le Républicain lorrain, 5 mai.

Maurice NADEAU, "Le livre de la quinzaine. André Gide au naturel", La Quinzaine littéraire, 16-31 mai, pp. 3-5.

o

Les critiques lisent beaucoup, et vite... Excusons, mais regrettons que tel d'entre eux (P. Béarn) trouve "dommage qu'on ait cru bon d'éta-

blir une table détaillée des chapitres plutôt qu'un index des noms cités", quand il a été clairement indiqué dans le livre que la table était l'œuvre de Mme Théo elle-même, et qu'un index complet figurerait à la fin du dernier tome de l'édition. Et que tel autre (Cl. Mauriac) informe ses lecteurs qu'"on a dû malheureusement couper presque tout ce qui concernait Charles Du Bos et sa rupture avec Gide au moment de la publication de son livre cruel et maladroit sur lui", en ajoutant : "Des points de suspension marquent les coupures. Celles-là sont irréparables" - alors que la publication intégrale de ces fragments (en un volume de la collection des Archives André Gide) est annoncée dans l'introduction des Cahiers.

A une exception près - celle de G. Borgeaud qui, dans Le Point, a trouvé la lecture des Cahiers "plaisante et irritante" : "La pipelette, en chacun de nous, peut y prendre du plaisir. Mais la Petite Dame n'a, au mieux, réussi qu'à ajouter des graffiti de plus sur le socle de la statue gidiennne. (...) La Petite Dame n'a pas eu l'envergure nécessaire pour réhabiliter une gloire quelque peu mitée" -, les critiques ont souligné à l'envi l'intérêt et le charme du livre. Que ce soit pour affirmer que de ce "document inestimable" Gide ne sort pas "grandi" (Ch. Le Quintrec), ou que, grâce à la Petite Dame, il "apparaît bien plus vivant, et grandi (...) que dans son Jour-

° Saisissons ici l'occasion de déplorer nous-même les quelques coquilles qui nous ont échappé à la revision des épreuves (et que corrigera un feuillet d'errata), et un grave défaut de composition qui ne sera pas renouvelé aux tomes suivants : l'absence de dates au titre courant.

nal" (Fr. Caradec)... Ici, l'on estime que ce qui rend les Cahiers "passionnants", ce sont "bien des révélations cocasses et une justesse parfois féroce" (M. Galey) ; mais là, on ne trouve "aucune révélation" dans ce "roman d'un romanesque un peu désuet, mais d'un charme insistant" (J. Le Marchand). P. Kyria résume bien le sentiment quasi-unanime en écrivant que les Cahiers sont "une contribution magnifique à la connaissance intime et vraie de l'écrivain" ; ils "nous découvrent un André Gide inconnu" (M. Galey), "un Gide inconnu, imprévu" (P.-G. Michel), "un homme digne d'être aimé" (J. Parisse). "Ces premiers Cahiers de la Petite Dame nous montrent un homme. Un homme (...) qui donne, au naturel, un spectacle étonnant" (M. Nadeau).

Et ce qui n'est pas le moins important : la plupart des critiques disent leur plaisir de découvrir en Maria Van Rysselberghe un excellent écrivain : "un très bon écrivain, ce qui nous procure une lecture délicieuse" (E. Dutoit) ; "un parfait écrivain (...), un peintre aux contours précis et frappants" (A. de Kerchove) ; "une observatrice à la fois généreuse et impitoyable, un vrai tempérament d'écrivain" (J. Parisse) ; "le coup d'œil de (la Petite Dame) est vif, et remarquable la présentation de ses impressions. On attend la suite avec impatience" (Q. B., Valeurs actuelles). "C'est parce que la Petite Dame ne songe jamais à être écrivain", remarque Y. Florenne, "qu'elle l'est, et si naturellement." Beaucoup (G. Antonini, M. Lange...) mettent en relief la délicatesse et la justesse de ton de Maria Van Rysselberghe lorsqu'elle parle de Madeleine Gide. "Elle ne triche jamais", observe Monique Lange, selon qui le lecteur "devine, à travers ce portrait d'un autre, une personnalité si

attachante - celle de la Petite Dame - qu'il aimerait bien, un jour, lire un livre sur elle."

Rares, naturellement, sont les articles qui ne font pas un sort particulier à la préface d'André Malraux dont André Brincourt, en la publiant dans Le Figaro littéraire du 3 mars, avait écrit : "Cette préface est à elle seule un événement. (...) Il n'est pas impossible que cette préface s'apparente, pour les générations futures, à ce que fut, pour les générations antérieures, la Préface à Cromwell". "Bonne mais trop aimable préface", aux yeux du critique de Spécial (dans un articulet auquel revient sans conteste la palme de la sottise) ; "cordiale préface", pour P.-G. Michel... Mais, pour La Galerie, "la pierre tombale d'André Gide (...) vient d'être scellée solidement par les soins d'André Malraux. Cette condamnation définitive à l'oubli, ce renvoi à la petite histoire littéraire (un sujet de thèse : 'Au début du siècle, le dernier milieu littéraire'), André Malraux la prononce dans la Préface qu'il a donné au premier tome des Cahiers de la Petite Dame. (...) La mise au tombeau est brutale. Est-elle fondée ? (...) Les funérailles d'André Gide, si sereines qu'elles soient, semblent avoir été un peu précipitées par André Malraux." Plus agressif à l'endroit de celui-ci, D. Fabre écrit que sa préface équivaut, "avec une extrême onction, à un enterrement de première classe. (...) A Gide les miettes de la gloire, le 'grand talent', bien sûr, un côté artiste non négligeable, 'une conception de l'œuvre d'art', mais rien qui atteigne à la cheville d'un Malraux en 'relation avec l'Histoire', lui, depuis toujours. (...) L'Histoire il connaît, une dame de sa famille, sa nourrice, sa mère dont il est le fils cadet. (...) La Petite Dame brosse

(de Gide) un portrait en pied - de préférence au buste que Malraux se chargera d'aplatir pour y gagner l'illusion de grandir à nos yeux." Jacques Brenner souligne lui aussi que le propos d'André Malraux, préfaçant les Cahiers, est manifestement de se démarquer d'un milieu auquel il appartient et auquel il garde une fidèle affection, mais dont il considère aujourd'hui les valeurs comme totalement périmées : "Qui est l'homme le plus 'civilisé' de Gide ou de Malraux, on peut en discuter", conclut pourtant J. Brenner...

Il est d'ailleurs certain que la préface d'André Malraux a servi de pierre de touche à tous les critiques qui, si "passionnés" et "fascinés" qu'ils soient par la lecture des Cahiers eux-mêmes, se divisent lorsqu'il s'agit d'évaluer la persistance des valeurs gidiennes telles qu'elles apparaissent vivantes et vécues dans les "Notes" de Maria Van Rysselberghe. Jean Eeckhout, par exemple, oppose avec force la leçon de Gide au "néant de notre temps" : "Quand l'auteur de L'Immoraliste réfléchissait à la religion, à laquelle il avait cessé de croire, à la famille, qu'il avait prise en haine, à la mort, au-delà de laquelle il n'apercevait plus rien, ou à la pédérastie, dont il s'était fait un idéal de vie, c'est en moraliste qu'il pensait et qu'il écrivait, fût-ce par négation. Religion, mœurs, famille, mort, n'avaient pas pour lui cessé d'exister. Il croyait à leur valeur dans la mesure même où il les combattait. Le spectacle qu'offrent aujourd'hui les montres des librairies, des kiosques, des cinémas et des théâtres est aussi éloigné de La Porte étroite que du roi Saül. Le vice et la vertu en sont également absents. Religion, famille, mœurs et mort leur sont inconnues. (...)
D'où, la supériorité d'un Gide, tout destructeur

qu'il fût." Bertrand Poirot-Delpech, lui, met l'accent sur ce dont "l'époque et le milieu faisaient leur plus suave passe-temps", sur "ce bonheur perdu (qui) s'appelait la conversation" : "De lectures en rencontres, de lettres en voyages, de 'décades' en tasses de thé, esprits et cœurs se tendaient vers la communion verbale de salon comme vers le seul accord possible entre les êtres, vers le fin mot de la sagesse et de la volupté." Plus grave, sans en d'ailleurs avouer sa nostalgie, Claude Mauriac se demande "qui comprendra, aujourd'hui", les échos du "grand débat" où s'affrontèrent Gide et François Mauriac : "Guerre de religion encore, la dernière, entre ceux qui croient au Christ et ceux qui croient en l'homme. Aujourd'hui, où Dieu est mort, où l'homme est mort (cet homme-là), ils nous semblent beaucoup plus proches l'un de l'autre qu'ils ne le pensaient."

L'un des plus longs articles de ce dossier est dû à l'écrivain et journaliste Jean Éthier-Blais, membre de l'Académie canadienne-française. Il est sévère : déjà, dans le numéro spécial que Le Devoir avait consacré à Gide le 14 novembre 1969 (v. le BAAG n° 6, p. 11), J. Éthier-Blais avait marqué les distances qu'il prenait avec celui dont il avait jadis été le fervent. Ce nouvel article nous paraît formuler assez clairement la position de beaucoup de ceux pour qui Gide s'est "loigné". C'est pourquoi nous croyons utile de le mettre in extenso sous les yeux de nos lecteurs, dont la plupart n'auront pas eu accès au quotidien montréalais : il est bon et sain que les "Amis d'André Gide" connaissent les raisons d'une hostilité intelligente.

LA "PETITE DAME" DE GIDE, 1918-29

par

JEAN ÉTHIER-BLAIS

Dans ces pages, André Gide revit. La guerre est finie. Nous sommes en 1918. L'Europe renaît dans le chaos, après l'une des plus grandes hécatombes de l'histoire des hommes. Ni Gide, ni ses amis, ni Mme van Rysselberghe, la "petite dame", auteur de ce journal, ne pensent à ces morts. Pourtant, ils sont bien là, ne serait-ce que sous la forme, devenue symbolique, d'un familier, le poète anglais Rupert Brooke. On a oublié les cadavres. La littérature, avec son cortège d'amours de toutes sortes, reparait sur le devant de la scène, à quelques centimètres à peine des feux de la rampe. Et pourtant, la guerre de 1914-1918 a prouvé, en glorieuse avant-première, que l'instinct suicidaire de l'Europe était le plus fort. En moins d'un siècle, les Européens auront réussi ce coup de maître de tuer plus de cent millions de personnes. A eux deux, Staline et Hitler se partagent les palmes de la cruauté. C'est ainsi que l'extrême de la barbarie colle à l'extrême de la civilisation. Mais Gide et son entourage, entièrement repliés sur eux-mêmes, ne songent qu'à continuer à porter haut le flambeau de la littérature française. Ils font penser à l'astronome de La Fontaine. Quiconque lira le journal de cette amie intime de Gide que fut Maria van Rysselberghe, aura la sensation du gouffre. On se dit avec tristesse que cette civilisation touche à sa fin et que tout un système de références, qui date des présocratiques, se dissout sous nos yeux. N'est-ce pas, au loin, la Bibliothèque d'Alexandrie qui flambe ?

En 1918, Gide a presque cinquante ans. Sa gloire s'annonce. Il est resté jeune et a une

soif de plaisir intolérable. Autour de sa notoriété, hommes et femmes se pressent. Le groupe des amis de la N.R.F. reste solide, avec Jean Schlumberger, Roger Martin du Gard, Valéry, rivaux dans l'amitié comme dans le talent. Madeleine Gide, tapie à Cuverville, prie et soupire. Deux autres femmes, Mme Mayrisch et Mme van Ryselberghe, intelligentes et riches, admirent, encouragent, aiment d'une tendre amitié. Maria van Ryselberghe prend l'habitude de noter les faits de la vie quotidienne, afin que la postérité ne perde rien de l'allure de son grand homme. Et dans ces pages, Gide revit, pense tout haut, rit, se fâche, devient amoureux, court la prétentaine, sous le regard amusé de sa petite amie, qui vieillit à ses côtés, pour laquelle, peu à peu, il n'a plus de secrets. La complexité du personnage est extraordinaire. Il fuit de toutes parts et cette dissipation du caractère ajoute un élément passionnant au charme de sa présence. Sa vie se passe en voyages. Gide va d'une maison à l'autre, qu'il s'agisse des siennes ou de celles de ses amis. Que fait-il ? Il joue du piano, il écrit, il lit à voix haute à ses amis ce qu'il vient d'écrire, il fait des promenades dans la campagne, revient à Paris, lit, écrit et discute avec d'autres écrivains, s'attriste sur le sort du monde, pense qu'il y joue un rôle, se laisse prendre à des aventures sexuelles qu'il narre par la suite à la petite dame, va au cinéma, au théâtre. C'est l'existence d'un riche écrivain, que le sort a gâté. Il le reconnaît lui-même et avoue que la vie lui a tout donné. S'il est heureux, on rit avec lui ; s'il est souffrant, on le soigne ; s'il veut partir, on l'accompagne ; s'il a besoin d'une secrétaire, une amie sort son stylo ; s'il pleure sur lui-même, on geint de concert. Entouré comme on ne le fut jamais.

Et pourtant, au fil des jours, une indicible tristesse se dégage de ce livre. Les hommes vont et viennent, dans un univers d'anecdotes et de bons mots. Sans doute ce sentiment mélancolique provient-il de ce que l'œuvre de Gide ne correspond, ni par son ampleur, ni par sa densité, à l'importance du personnage. Comme Oscar Wilde, il aura mis son génie dans sa vie, non dans ses livres. Pour ma part, j'estime que ne reste de lui que Si le grain ne meurt. Il y raconte sa vie en glissant dans sa narration tout l'art dont il était capable, qu'il portait en lui. Son Journal est décevant, par l'alliage de notations parcelaires et d'une forme qui se veut parfaite. Le manque de naturel est ici total. Gide n'est lui-même que dans la perfection de la valse-hésitation. Il est donc parfait dans Les Cahiers de la Petite Dame, changeant à chaque page de figure, sans cesse à l'affût d'une nouvelle appréciation de soi, se situant au centre de la vie des autres, se dissimulant, avec une finesse charmante, derrière le triomphe de ses amis, homme libre, qui se sait libre et qui ne jouit que des tourments qu'il crée à sa propre sagesse. Il avoue : "Je me sens, il est vrai, rarement l'obligé de quelqu'un." Peu à peu, au cours de ce livre, se dégage la physionomie de l'égoïste inconscient, persuadé qu'il est le centre du monde. Il faut dire, à la décharge de Gide, que ses entours l'encourageaient à se déifier. Serait-ce que la coterie qui régenta les lettres parisiennes entre les deux guerres, et dont le siège se trouvait à la Nouvelle Revue Française, avait besoin d'un pseudo-Gœthe pour se donner l'illusion d'être non seulement omnipotente (ce qu'elle était) mais encore, et beaucoup mieux, géniale dans son ensemble ? Quand on songe à la réputation d'un Paulhan, on se demande si ces écrivains illustres

ne se leurraient pas par besoin politique d'exercer le pouvoir littéraire ? Et Gide, avec son souci maladif de se cacher pour qu'on l'admire plus à l'aise, était parfait dans ce rôle de demi-dieu des lettres.

Ceci dit, l'homme-Gide est passionnant, jusque dans les détails les plus infimes. Tout ce que raconte Maria van Rysselberghe est drôle, plein de sève, et servira d'alibi à des milliers de professeurs et de critiques qui l'utiliseront comme une mine inépuisable pour faire carrière. Gide y prend forme, avec ses gamineries et son sérieux. Ce qui me paraît tout aussi intéressant, c'est que la petite dame recrée avec humour et ironie le milieu qui fut le sien. Elle-même croyait au génie de son ami, au talent immense des habitués de la rue Vaneau. Mais ce qui frappe, c'est le mouvement de la vie. Chaque jour apporte sa provende de nouvelles, d'articles qui viennent de paraître et qu'on lit encore tout chauds, avec les palpitations d'usage. Bien sûr, les intimes sont protestants. Gide attachait beaucoup plus d'importance qu'il ne semble à ses origines calvinistes. Il y revient sans cesse, à propos de tout et de rien. En tout, du reste, il cultive sa différence et lui donne une dimension créatrice. Mais quoi qu'il advienne, la littérature est là, qui permet de s'affirmer, de donner la mesure de son être. Gide et ses amis ne s'en privent pas. Les idées fusent, les jugements abondent. Gide prisait certains auteurs, comme Browning ou Meredith, que nous ne lisons plus. J'ai tenté un jour l'expérience Browning. Ce sont de longues choses narratives qui m'ont ennuyé. Question d'époque, sûrement, plus que de talent, puisque Gide faisait de Browning en quelque sorte l'égal de Shakespeare. La littérature, qui permet de supporter

la vie. Dernière remarque : le monde des lettres est haineux. C'est inouï à quel point tous ces écrivains se détestent et s'insultent. Eux qui représentent l'amour de l'esprit n'ont à la bouche que des mots de haine, d'ironie, de sarcasme. C'est assez triste, comme la vie de Gide, malgré les rires.

Un jeune ami du clan Gide, Emmanuel Faÿ, meurt à New York en 1923. Avant de mourir, il dit : "On n'a pas le cœur à jouer dans un monde où tout le monde triche." Pascal ne l'avait-il pas dit avant lui ? Cette parole résume bien ces Cahiers de la Petite Dame. Seule peut-être, elle ne triche pas, au milieu de tous ces écrivains, dont l'art le plus précieux reste de feindre.

(*Le Devoir* (Montréal), samedi 14 avril 1973, p. 19.)

=====

ÊTES-VOUS BIEN SÛR D'AVOIR PAYÉ
VOTRE COTISATION 1973

???

Fondateur	100 F ou \$ 23.00
Titulaire	25 F ou \$ 7.00
Étudiant	15 F ou \$ 4.00

- Virement postal au CCP Paris 25.172-76 de l'Association des Amis d'André Gide
 - Chèque bancaire à l'ordre de l'Association, envoyé à Mme de BONSTETTEN, Trésorière, 14 Rue de la Cure, 75016 Paris
 - Mandat envoyé aux nom et adresse de la Trésorière
- =====